

15 décembre

Verdun après Verdun



L'armée française gagne la bataille de Verdun. La ville devient le symbole de la guerre, de la souffrance et de l'héroïsme.

Après la guerre

Ci-dessus : le maréchal Pétain au cimetière de Verdun après la guerre. En haut : képi de campagne du général Pétain. Page de droite : un soldat français devant l'une des croix de bois du champ de bataille.

© ROGER VIOLETTE. © PARIS. MUSÉE DE L'ARMÉE/IRMN. PAGE DE DROITE: © DR

Peu, ou pas, de manœuvres à Verdun. Mais un affrontement géant, bloc humain contre bloc humain, obstination et courage contre obstination et courage, sacrifices contre sacrifices, croix de bois contre croix de bois, puisque von Falkenhayn a choisi une arithmétique horrible. Ne pouvant s'emparer de Verdun, il a décidé d'en faire un abcès de fixation qui permettrait à son artillerie de « saigner à blanc » l'infanterie française. Combien de morts français ? 163 000. Mais combien de morts allemands ? 143 000. Les deux armées ont presque également souffert. Saigné. Et 100 000 au moins de ces 300 000 morts n'auront jamais de sépulture. Enfouis dans la glaise, déchiquetés par les explosions, décomposés dans l'un de ces millions de trous d'obus qui ont transformé un paysage harmonieux en un immense champ lunaire, leurs corps, devenus, ce « *je ne sais quoi qui n'a plus de nom en aucune langue* » dont parle Bossuet, ont disparu. Aucune tombe pour les familles désireuses de se recueillir ; de prier, pleurer, fleurir. La bataille de Verdun n'avait naturellement pas cessé avec la décision allemande de se cantonner dans une position défensive. Il y aura des drames soudains : l'explosion, par exemple, du tunnel de Tavannes, dans lequel moururent asphyxiés 500 à 600 soldats français ; des engagements quotidiens, toujours meurtriers ; des offensives, celle du 15 décembre 1916, celle d'août 1917 et celle, au cours de laquelle l'armée américaine reprit le saillant de Saint-Mihiel, mais déjà, Verdun était entré dans la légende. Dans les années qui suivirent l'armistice, Verdun devint un lieu de pèlerinage. Des Français, mais aussi des Allemands - et il n'y avait plus d'hostilité entre ceux qui s'étaient combattus - revinrent, en solitaires, ou en groupes, à Louvemont, Thiaumont, Fleury, à la côte du Poivre ou à la côte 304 pour tenter de revivre... ou, parfois, pour mourir, là où tant de copains étaient morts. Dans le tome XXV des *Hommes de bonne volonté*, Jules Romains évoque André Imbart, capitaine en 1916, venu

se suicider, le 15 avril 1933, sur la butte de Vauquois, où il avait combattu jadis. Fiction ? Non, réalité. D'anciens combattants vinrent se suicider à Verdun. Français, Allemands. C'est sur les lieux de ses combats de 1916 que Karl Heinrich von Stupnagel, commandant les troupes d'occupation en France, mais impliqué, en juin 1944, dans le complot contre Hitler, tenta de se suicider, préférant une mort choisie à la mort par pendaison qui l'attendait. Légende de Verdun. Légende des hommes de Verdun. Tous les soldats de l'armée française n'avaient pas « fait » Verdun, mais tous avaient vécu des drames identiques. A tous, le nom de Verdun « parlait ». A condition qu'ils ne soient pas sottement cocardiers, qu'ils émanent de la plume de véritables combattants, les rescapés revivaient, dans les récits qui se multipliaient, la montée en ligne, la peur, le froid, la blessure, les grands moments de fraternité, la haine du communiqué imbécile et le mépris pour l'arrière, ses embusqués, ses profiteurs. Aussi se retrouvaient-ils dans Barbusse, Dorgelès, Genevoix, Duhamel et son admirable *Vie des martyrs*. Et lorsqu'A l'ouest rien de nouveau, d'Erich-Maria Remarque, parut en France, ils découvrirent que l'Allemand de la tranchée d'en face avait connu les mêmes souffrances, les mêmes peurs, et avait fait preuve du même courage. Légende de Pétain. En 1940, cinq millions d'anciens combattants sont toujours vivants. Les noms de Verdun et de Pétain toujours associés, sont rappelés dans mille cérémonies. Ils l'ont été par Paul Valéry recevant le maréchal Pétain à l'Académie française. Ils l'ont été, surtout, par Paul Reynaud, président du Conseil, dans les jours d'angoisse de mai 1940, lorsqu'il nomme au gouvernement « le vainqueur de Verdun », en espérant de l'arrivée d'un homme de quatre-vingt-quatre ans qu'elle ressuscite chez les Français l'esprit de Verdun. On ne peut comprendre l'été dramatique de 1940 en faisant l'impasse sur l'hiver et le printemps de 1916. Car l'Histoire est complexe. **HA**